

Fernando Amorin

# Amours et désamours

*Roman*





## Chapitre I

VU des airs, Saint-Denis de La Réunion a tout de la perle de l'Océan Indien. Sa compacité et ses immeubles de hauteur moyenne évoquent vaguement Saigon en plus rétréci. La ville entourée de profondes ravines, est parsemée d'édifices coloniaux, résultat de trois siècles entièrement voués à une recherche frénétique du confort et de la beauté. Pour le reste, c'est une ville en plein développement où poussent chaque jour de nouveaux bâtiments, une ville aussi agitée, nerveuse et bruyante avec des parvenus et des millionnaires.

On n'y revient jamais sans se demander : quand pourra-t-on avoir la possibilité de jouir du fantastique spectacle, que de temps en temps, nous offre le volcan de La Fournaise ?

Comme nous descendions pour amorcer l'atterrissage sur l'aéroport de Gillot, l'homme assis sur le siège voisin du mien et qui, depuis Mahébourg à Maurice, avait eu une fâcheuse tendance à envahir mon espace vital, se pencha :

– Puis-je vous aider à attacher votre ceinture de sécurité ?

Il m'avait appelée « petite madame » huit fois en trois quarts d'heure. Il avait des yeux de merlan frit, le dos de la main recouvert de poils hérissés et une ceinture à tête de serpent tendue sur un ventre bedonnant.

– Non merci, répondis-je. Je m'en tire très bien.

– Est-ce que vous êtes attendue à L'Ile Bourbon ?

Réagissant à « L'île Bourbon » et aussi au déplaisir qui ne m'arrive pas souvent de voir qu'il ignorait qui j'étais, je répondis sèchement :

– Oui !

– Votre famille ?

– Oui, ma famille. Un Malabar, un Chinois et un « mignon » Créole.

– Ah ! Ah ! Sa main se dirigeait vers mon genou pour le tapoter, mais changea d'avis à mi-chemin. (Une de mes très chères amies jure qu'elle écrase ses cigarettes sur ce genre de mains. Moi, je ne suis jamais allée plus loin qu'y faire tomber mon café brûlant.)

– La petite madame a le sens de l'humour à ce que je vois !

La « petite madame » était occupée à se mettre du rouge aux lèvres tandis que le « petit gentleman » la surveillait du coin de l'œil. Il dut se rappeler que j'avais prononcé dans ma dernière phrase le mot « Créole » et dit :

– On l'appelle bien, « l'île allocation braguette » n'est-ce pas ?

Je m'arrêtai, les yeux sur ma glace, bâton de rouge sur la bouche.

– Quoi ?

– C’est ainsi qu’on désigne l’île, se donna-t-il le mal d’expliquer... A cause de toutes les subventions accordées aux cafres de tout poil.

– Quels cafres ?

Je parlais ainsi uniquement parce qu’une autre de mes très chères amies prétend que tout ce qu’il y a à faire dans de pareilles circonstances est de poser des questions stupides, jusqu’au moment où l’indiscret prend peur de se voir accusé d’importuner une folle. Soudain, je me dis : « Au diable ce balourd... Je dirige ma propre affaire de publicité, avec trois agences et un chiffre d’affaires annuel de quatre cent mille euros. Je rédige une rubrique hebdomadaire de potins qui incite la moitié des délinquants adultes des îles Mascareignes à se conduire convenablement. J’ai de grands yeux gris et les jambes que Dieu m’a octroyées. Je n’ai donc pas à me gêner pour remettre gentiment quelqu’un à sa place, à aucun moment et surtout pas lorsqu’il plane dans l’air une note de racisme. »

Donc, sans laisser à mon interlocuteur le temps de me répondre, j’enchaînai avec toute la véhémence nécessaire et en élevant la voix :

– Les Malabars et les Arabes, cher monsieur, ont fait La Réunion. Et même toutes les Mascareignes. Nous en sommes fiers. Mon père, le grand Iman – tout à coup alarmée, je n’arrivais pas à me souvenir si les Imans étaient censés rester célibataires ou avoir une nombreuse progéniture – à construit le premier opéra de Saint-Denis (Cela sonnait assez faux, non seulement parce que j’aurais dû avoir cent soixante-deux ans au lieu de vingt-six... mais c’était le moment de mettre le paquet. Si je voulais représenter une Arabe, encore fallait-il que c’en fût une de grande

classe, une Jasmine). Caruso et la Melba y ont fait leurs débuts. Vous ne pensez pas que l'on puisse en être fier ? Si nous sommes nombreux à l'être à Saint-Denis, c'est une chance que de sales fascistes comme vous ne le méritez pas. Que diable entendez-vous par « allocation braguette » ? Essayez-vous de m'injurier ?

S'il n'avait pas été attaché à son siège, je vous jure que le bonhomme aurait sauté par la fenêtre. Non seulement j'avais l'avantage, mais je ne pouvais réprimer la chaude satisfaction d'avoir bien tenu mon rôle.

La bouche de l'homme laissa échapper un « Oh ! » mouillé et bêta – Dieu sait que c'est tout ce que je désirais – puis sans ajouter un mot, il me tourna le dos autant qu'il le pouvait, tandis que les cous qui s'étaient démanchés dans notre direction reprenaient à regret leur place normale. Moteurs coupés nous descendîmes et abordâmes la piste dans un de ces atterrissages que les pilotes d'Air Mauritius réservent à leurs passagers de choix.

Je fus la première hors de l'avion. (Un homme avait crié : « Mademoiselle Virginie de Beaumont, s'il vous plaît ! » et j'avais obéi, mais en hésitant, comme il sied à une jeune personne modeste et bien élevée.) Je descendais à peine l'escalier que déjà l'air merveilleux de l'Océan Indien m'emplissait tout entière de son charme. Saint-Denis, est au bord de l'Océan. Il y fait chaud et humide pendant le jour, et la nuit, la température ne change pas beaucoup. C'est idéal pour manger, boire, faire l'amour, travailler ou ne rien faire du tout, dans le confort et l'élégance.

De temps en temps – disons, une fois tous les dix ans – le cyclone dégringole, la foudre s'abat sur les

maisons et incendie des pâtés entiers, des rafales de vent se déplaçant à des vitesses insensées font éclater toits et fenêtres, les tornades déferlent à travers les faubourgs indigènes, tuant ou mutilant tous ceux qui se trouvent sur son passage.

Mais aujourd'hui, rien n'était à craindre et, en traversant le terrain, je sentais ce climat extraordinaire gonfler mes poumons, caresser ma peau, émoustiller mon esprit. Rien d'étonnant, pensais-je, que tout le monde se conduise aussi mal ici. Comment pourrait-il en être autrement lorsqu'on est soumis jour et nuit à une telle stimulation ?

J'étais entrée dans l'aérogare où il faisait plus frais et où le bruit des avions était moins assourdissant. Les trois personnages que je m'attendais à voir étaient derrière la barrière et agitaient le bras dans ma direction. Je leur répondis et envoyai de la main un baiser à « ma famille », celle que j'avais décrite au Casanova poussif de l'avion : un Malabar, un Chinois et un « mignon » Créole. Quelques instants plus tard, j'étais auprès d'eux.

Peut-être n'est-ce qu'à Saint-Denis que l'on trouve, vous attendant à l'aérodrome, trois hommes, nommés respectivement Chalukya Karnataka, Chang Shit Sang et Régis Grondin.

Chalukya Karnataka était tel que son nom l'indiquait : un jeune Tamoul de Saint-Denis, aux yeux bruns, élégant, travailleur, parfaitement intègre depuis plusieurs générations, C'était le représentant à Saint-Denis de Virginie de Beaumont Publicité, et je n'aurais pu en rêver de meilleur ni même de plus charmant, soit dit en passant. Les Malabars de Saint-Denis, (et je n'étais pas loin de la vérité en disant à l'homme de l'avion qu'ils avaient fait cette ville)

peuvent être, en gros, répartis en trois catégories : les magnats d'autrefois qui, cinquante ans plus tôt, volaient plus d'argent avant le petit déjeuner que de nos jours les voleurs mondains en toute une vie de crime. A présent des monuments de respectabilité, la couche intellectuelle, qui faisait de cette ville une oasis d'hospitalité artistique. Les jeunes et habiles financiers qui savaient, rien qu'à la flairer, qu'une affaire était bonne.

Chalukya Karnataka, faisait, bien entendu, partie de cette dernière catégorie. Dans le coupe-gorge de la publicité, sa lame s'était jusqu'ici révélée la plus tranchante, sa gorge la plus résistante et son art de choisir le bon moment, le plus subtil. J'étais très contente de l'avoir à mes côtés et j'espérais – disons que je savais ce sentiment réciproque.

Chang Shit Sang était mon favori, pour autant qu'une jeune femme de vingt-six ans, engagée à fond dans les affaires, dût avoir un préféré. Il était Chinois – quoi d'autre en fait ? – mais quelle importance, après tout ? Petit, méfiant, indestructible, remarquablement renseigné, il devait avoir cinquante-cinq ans.

Je ne sais ce qui, trente ans plus tôt, l'avait amené sans un sou en poche à Saint-Denis. Mais il en était certainement devenu un des piliers et, incidemment, l'un des miens.

Chang s'occupait un peu de tout : il commanditait des entreprises, possédait des salons de thé, des hôtels, des agences, des boutiques de réparations de bicyclettes, des garages, de mauvais coqs de combat, de bonnes affaires louches. Parti de rien, il n'avait toujours rien, (car si l'on possède ou contrôle des biens valant un million d'euros, que l'on en doit huit

cent cinquante mille à ses créanciers et que l'on joue le reste à la Bourse, aux combats de coqs et au majong, on n'a toujours rien).

Chang possédait un sens financier extraordinaire. Nous n'avions jamais fait d'affaires ensemble. Mais, quatre ans auparavant, lorsque « Virginia de Beaumont Publicité » avait été introduit à la cote, il m'avait généreusement manifesté son appui. Il faisait toujours mine d'être amoureux de moi, bien que, dans l'intimité, il se plaignît d'une virilité défaillante, en termes répétés et mémorables : « Mais, Vicky chérie, cela n'irait jamais ! « Comment s'étonner alors qu'il fût mon favori ?

Sa virilité n'inquiétait certainement pas Régis Grondin mon « mignon » Créole, il avait depuis longtemps renoncé à la mettre à l'épreuve. Je dois avouer que j'ai un penchant invétéré pour les homosexuels. Ils sont amusants, soignés, potiniers et, surtout n'empoisonnent pas les filles. Régis était cette créature assez rare : un Créole de goût sensible et raffiné. Il était petit mince, agréable à regarder et foncièrement bon.

Sa famille et la mienne avaient débarqué deux cents ans plus tôt, sur ces rivages hasardeux. Les descendants des de Beaumont avait pris goût à la culture de la canne et ceux des Grondins à la spéculation foncière et à la construction. A présent le fait ne manquerait pas d'intriguer un spécialiste de l'hérédité – la dernière des de Beaumont était dans la publicité, tandis que le dernier des Grondins se complaisait, avec une satisfaction perverse, à ne rien faire, ou presque.

Il y avait cependant une chose que faisait Régis Grondin et il la faisait, pour moi, extrêmement bien.

Ma rubrique hebdomadaire de « potins », publiée dans les trois journaux du dimanche, nécessitait des collaborateurs locaux. Si je vivais et travaillais à Port-Louis, à Maurice, je m'efforçais de signaler aussi les écarts commis à Saint-Denis, Saint Pierre, Saint Gilles-bains et Saint-Paul. Mes « locaux » – dont Régis – devaient travailler incognito. C'était pour eux la seule façon d'assister aux réceptions, de rapporter avec précision ce qui s'y passait et de continuer à être invités.

De mes trois informateurs, Régis était certainement le plus sûr, le plus observateur et le plus méchant. Mais il faut dire qu'il disposait d'un « matériel » de choix.

Je tenais ma rubrique pour mon seul plaisir et pour l'information de ceux qui s'intéresse à la mauvaise conduite de leur prochain... vaste cohorte de lecteurs, à vrai dire. Personnellement, je souscrivais à la devise de Louis XV, ce roi libertin : *Peu m'importe ce que font les gens tant qu'ils ne le font pas dans la rue et n'effarouchent, pas les chevaux*. A Saint Gilles ont avait une certaine tendance à effaroucher les chevaux.

Il y avait, en fait, dans la ville, un nombre impressionnant de beuveries orgiaques et de coucheries accidentelles. Mais les gens s'y conduisaient beaucoup mieux qu'à Maurice, par exemple, ou, le moins que l'on puisse dire, c'était que la « haute société touristique blanche » menait une vie de véritable débauche.

A Saint-Denis, les gens étaient beaucoup plus mesurés. Il n'y avait pas, ou peu de prostitution – cette jauge de la moralité sociale. Le plaisir y était public, la violence bouffonne et, surtout, l'amour ne relevait que de l'amateurisme.

Tout cela donnait matière facile à la rédaction d'une rubrique de « potins » – notamment le concours des candides yeux bleus de Régis Grondin.

Ces candides yeux bleus étaient pour l'instant posés sur moi, m'examinant d'une manière intuitive et féminine en s'efforçant de rester absolument détachés. Je savais qu'aucun détail n'échappait à Régis, de mon tailleur de gabardine – légèrement fripé par le voyage – à mon maquillage – aux raccords impeccables. Finalement, il me dit :

– Vicky, vous êtes merveilleuse.

– Un homme a essayé de m'en persuader pendant trois quarts d'heure, – dis-je en l'embrassant-.

– Ma chère, vous avez du vous trouver mal. Chang retira son panama et déclara :

– Je le tuerai. Où est-il ? Il est grand ?

– Deux mètres !

– J'y renonce !

– Bonjour Virginie. Quel plaisir de vous revoir, disait Chalukya Karnataka.

– Comment vont nos affaires ?

– En plein boom.

– Chérie, reprit Régis, votre article d'hier était vraiment très méchant, non ?

– J'ai essayé de tempérer la méchanceté par la justice, répliquai-je en lui lançant un petit coup d'œil à la dérobée, car il m'avait fourni la majeure partie de mes échos.

Quelques personnes me saluèrent. Un agent des douanes, que je connaissais, me sourit en portant le doigt à sa casquette, un propriétaire d'une plantation de letchis, ami de mon père, se découvrit avec une

courtoisie d'un autre âge. Puis le jeune employé de l'aéroport qui s'était chargé de mon étote, de ma mallette et avait rassemblé mes autres bagages, déclara :

– Tout est en ordre, Mlle de Beaumont.

– Vous devriez venir plus souvent, affirma Régis tandis que, sous le soleil brillant, nous avançons vers le parking. – Saint-Denis manque vraiment de sel sans vous.

– Quatre fois par an, c'est tout ce que les affaires me permettent... Comment se présente la réception de ce soir ?

– Tout est réglé, chérie.

– J'amènerais une jeune fille, d'accord ? demanda Chang.

– Non.

– La fille de mon associé.

– Non... Les coqs de combat se tiennent bien, Chang ?

– Pas aussi bien que la fille de mon associé.

– Il y aura des quantités de filles, Chang, le rassura Chalukya. Vous n'aurez que l'embarras du choix.

– Celle-là n'est pas comme les autres.

– Elle a deux têtes ?

– Avec une seule idée dedans, dit Chalukya Karnataka.

Deux minutes plus tard, nous étions dans la luxueuse Peugeot 607 de Chang et roulions vers les charmants édifices coloniaux de Saint-Denis.

Nous déjeunions, comme d'habitude, dans le restaurant le plus raffiné de la ville, le La Bourdonnais. C'était un rite qui se répétait quatre fois

l'an, qui nous permettait de donner libre cours à notre gourmandise et d'achever le repas sur une petite note de griserie. Nous avons commencé par du foie gras de canard suivi d'une Blanquette de crustacés aux morilles, et un plat d'escargot au beurre. Le tout arrosé de champagne.

Payet père, nous servait avec des gestes de prestidigitateur. TI trouvait toujours moyen de faire du repas une représentation théâtrale. Il était capable, talentueux, unique en son genre à Saint-Denis, il en était devenu une véritable institution et y avait un succès énorme. Dans cette bonne ville, si vous vouliez organiser un déjeuner d'affaires pour vingt personnalités ou un repas de charme pour deux, vous alliez, sans l'ombre d'une hésitation, chez La Bourdonnais.

C'était un créole d'âge moyen qui avait deux croix à porter la langue française qui lui causait tous les ennuis possibles et les femmes qui lui en causaient de pires encore. S'il avait pu dominer l'une avec la même funeste facilité qui lui faisait succomber aux autres, il aurait été un homme parfaitement heureux.

Il m'appelait toujours Mlle Virginie – ce qui n'était pas si loin de Mlle de Beaumont et beaucoup moins approximatif que la plupart des termes dont il se servait.

Nous étions joyeux, un peu bruyants, bavards, mauvaises langues. La salle était bien éclairée, admirablement décorée, d'élégants fers forgés encadrant les fenêtres, et bondée de gens qui se comportaient selon toutes leurs habitudes... mangeant avec flegme, buvant sec, regardant autour d'eux, se saluant du geste, passant d'une table à l'autre, se

chamaillant, répandant l'eau des carafes et au bord de l'évanouissement lorsqu'on leur présentait l'addition.

Pas mal de gens venaient nous saluer. C'est la une habitude dont je me passerais bien, surtout lorsque j'ai faim et apprécie la table. Nous n'encourageons guère ces visiteurs. Mais lorsqu'on a la bouche pleine, il n'est pas facile de congédier les gens.

Les femmes faisaient un effort d'élégance lorsqu'elles venaient chez La Bourdonnais et j'en remarquai plusieurs qui, manifestement s'étaient mises sur leur trente et un.

Ma chère amie, Mlle Dubourg, portait sur sa tête de linotte un chapeau qui me faisait loucher d'envie. Elle me fit signe à travers la salle. Une femme au visage macabre, dont je ne pouvais me rappeler le nom, s'arrêta en passant devant notre table et laissa tomber, plutôt froidement :

– Nous regrettons tant de ne pouvoir venir ce soir.

Puis elle s'en alla.

– Je ne l'ai pas invitée, dit Régis avec soulagement.

– Pourquoi ?

– Vous ne vous rappelez pas ? La dernière fois, elle était saoule comme une grive et commençait à jongler avec les avocats farcis.

Payet père, qui, à son habitude, avait écouté attentivement, se pencha et confia :

– Quand le vin s'en vient, l'esprit s'en va.

– Bien dit, Payet, lui assurai-je. Votre style de conversation devient parfait.

Il s'inclina et fila chercher son dictionnaire.

– Et de toute façon, poursuivit Régis, elle est si laide.

– Je suis laid moi aussi, affirma Chang ! La réception est-elle réservée uniquement aux gens beaux ?

– Elle est réservée à mes amis, répondis-je. Elle est aussi pour mes nombreux ennemis, pour les relations d'affaires de Virginie de Beaumont Publicité, pour les gens au milieu des – quels j'ai grandi à Saint-Denis, lorsque j'étais une jolie petite fille, pour les vieux camarades de mon père, pour les originaux qui visitent la merveilleuse Île de La Réunion. Elle est donnée pour mon plaisir et pour celui de Régis qui s'amuse à jongler avec les invitations.

– Vous avez vraiment été une jolie petite fille ? demanda Chalukya.

– Non, affreuse ! Les gens regardaient mon frère et s'exclamaient : « Quel ange ! » Puis ils posaient les yeux sur moi et ajoutaient : « Celle-ci sera le cerveau de la famille. » C'était humiliant.

– Vous avez fait des progrès depuis les dix ans, ma chère, dit Régis.

– Moi, j'ai toujours été laid, dit Chang Shit.

Puis nous nous mimes à parler de la réception du soir, manifestation annuelle de ma firme, atrocement coûteuse et très amusante. Régis et Chalukya s'occupaient des invitations.

Moi, je donnais d'abord des directives puis me penchais de plus près sur les questions de décoration, de buffet, d'accueil et de service. Dans une ville où les réceptions sont monnaie courante et certaines parfaites, nous essayions toujours de donner à la notre un caractère particulier... en partie pour des raisons

de prestige, en partie parce que c'est la seule façon de donner une réception. Les canapés desséchés, les boissons tièdes, les sandwiches à la pâte d'anchois dont seul un traiteur professionnel peut rêver, n'étaient pas faits pour moi.

Généralement il venait quelque trois cents personnes qui restaient quatre heures, puis s'en allaient très émoussées.

Cet après-midi-là, vers trois heures, Saint-Denis étant une ville très active, le restaurant commençait à se vider. Bien calés sur nos sièges, nous jouissions de notre rhum arrangé et d'une vue plus dégagée sur notre entourage. Chalukya et Régis discutaient des proportions exactes d'un rhum arrangé, sujet traditionnel de chamaillerie entre les réunionnais. Chang Shit me contait les horribles machinations qui avaient empêché un de ses coqs de combat de gagner, le dimanche précédent.

Un homme que j'avais subtilement injurié dans mon article, vingt-quatre heures plus tôt, passa devant notre table en feignant de m'ignorer et avec un mouvement de tête si provocant que je m'étranglai de rire et dus être ranimée. Payet, préoccupé maintenant de pourvoir à nos besoins de la soirée, produisit, avec toute la pompe voulue, une dorade coryphène de quatre Kg, cuisinée au citron, au coco et au gingembre. Je critiquai la couleur de la décoration, des quartiers de citron qui ne s'accordaient pas avec les yeux du poisson. Payet battit en retraite, jurant sur sa propre tête que la suite valait beaucoup mieux.

A travers la salle qui se vidait de plus en plus, j'eus soudain conscience d'un regard fixé sur moi.

C'était un homme bien entendu. En dépit de l'aura de bizarrerie qui entoure toute femme qui lit seule et laisse voir qu'elle s'en trouve bien, je n'étais pas suspecte de goûts particuliers. L'homme était assis, seul en face de nous, à l'autre bout de la salle, à une table en retrait. J'eus l'impression d'un type mince, maigre, aux cheveux noirs, mal habillé, dédaigneux, pauvre. (De nombreux journaux me paient de substantiels honoraires pour reconnaître ce genre de choses à trente pas.) Il buvait son café et sans insistance, même avec un certain détachement, son regard était dirigé vers notre table, et particulièrement vers moi.

Je me demandais pourquoi il mangeait chez Payet, s'il trouvait que le supplément de snobisme qui corsait l'addition en valait la peine et si oui, pour quelle raison.

Je me penchai vers Chang, coupant court à ses tristes histoires de jeux truqués.

– Qui c'est ça ?

Le visage mince de Chang se creusa davantage.

– Vicky, Vicky, vous ne m'écoutez pas.

– Mais si Chang et je trouve tout cela épouvantable.

Mais qui est ce client suspect aux cheveux noirs ?

– Moi, chérie.

– Chang...

Celui-ci – quand il n'affectait pas d'être mon amoureux – aimait à prendre des airs d'entremetteur mondain. Il se tourna à demi et suivit mon regard, mais avec une désinvolture si maladroite qu'il aurait aussi bien fait de tirer un signal d'alarme. Puis, à ma surprise, il fit du bras un signe d'amitié et me regarda.

– C'est Carlos Marquez.

– Je débarque de mon village. Qui est Carlos Marquez ?

– Un Parisien d'origine espagnole lança Régis. Il suit toujours la conversation des autres, même quand il paraît plongé dans ses pensées. Il est ici depuis trois mois.

– Faisant quoi ?

– il écrit un livre.

– Oh ! Seigneur !

De nos jours, tout un chacun écrit un livre sur mon île et sur n'importe quoi, en général. De bons et de mauvais, de dramatiques et de sentencieux. La plupart pondus par des scribouillards qui se contentaient de niaiseries débitées en petits morceaux, véritable littérature de prix uniques, semblable à de la chair à saucisse panachée. Peu d'ouvrages s'élevaient au-dessus d'un simple feuilleton.

A l'île de La Réunion notamment, nous étions saturés à mort de « grands reporters » en week-end, qui arrivaient par avion, survolaient l'île et reprenaient l'air, persuadés qu'ils avaient tout vu et tout compris de ce monde immense et compliqué en soixante-douze heures, quelques milliers de kilomètres en avion, vingt conversations, trois aventures amoureuses presque traditionnelles et une rencontre avec un coupeur de canne, un riche commerçant arabe ou un courageux avocat noir – selon leurs tendances journalistiques.

Personnellement, je m'intéressais peu à la politique réunionnaise et moins encore aux rapports entre les races. Depuis 1750, ma famille avait joué dans tout cela un rôle non négligeable et il me

semblait qu'il était grand temps pour le clan des de Beaumont de prendre un peu de repos et, pour changer, de pratiquer égoïstement un certain culte de la personnalité.

Je n'étais pas davantage éprise de ces visiteurs « métro », qui lorsque ce ne sont pas de besogneux journalistes touche-à-tout, étaient une version moderne du parvenu, – horribles hommes de la cité au visage rubicond, qui arrivaient avec cinq cents euros en poche, une recommandation de troisième ordre pour Pierre Châteaugrand et s'attendaient à assumer le contrôle des affaires de la canne et du port maritime le week-end suivant.

A la vérité, les métropolitains avaient apporté à mon Île une contribution inégalée, bien plus importante que ne voulaient généralement l'admettre les réunionnais. Leurs missionnaires avaient ouvert le pays et les soldats avaient contrôlé la marée d'aventuriers qui déferlait de la métropole, alors que certains de mes ancêtres s'adonnaient à une bienheureuse paresse aux plantations, se plaignant de la chaleur ou se glissant dans le quartier des esclaves pour s'y livrer à quelques exercices sexuels. Mais les Français, d'aujourd'hui, avec leur affectation de moralisme et leur prestige intact de colonisateurs modèles, provoquaient chez la plupart d'entre nous une irritation si profonde qu'aucun titre ne pouvait la justifier.

Je sortis de mon acide rêve éveillé pour entendre Chang dire : – Celui-ci n'est pas semblable aux autres, Vicky. Il est sérieux. Il compte rester un an.

– Tant que ça ?

– Il a déjà publié plusieurs ouvrages...

– Un autre Ferdinand Céline !

– Ses éditeurs l’ont payé d’avance.

– Hein ?

Régis – c’était exactement le genre de détail qu’il excellait à découvrir – expliqua :

– Je ne sais qui ils sont, mais ils lui ont avancé assez d’argent pour vivre ici un an et écrire un livre.

Cela attira mon attention. Tous les éditeurs que je connaissais étaient impitoyables et pas du tout enclins à ce genre d’investissement.

– Quelle espèce de livre ?

– Un roman, dit Chang.

Tout en sirotant mon rhum, je regardai une fois encore Carlos Marquez et nos yeux se rencontrèrent. Il semblait sourire vaguement, il devait s’être rendu compte qu’il faisait le sujet de notre conversation.

– Vous voulez lui parler ? demanda Chang, repris par sa vieille manie de présenter les gens.

– Oui.

De près, je trouvais Carlos Marquez décevant pour des raisons sur lesquelles je suis regardante. Quelle que soient leur taille ou leur forme, il n’y a aucun motif pour que les hommes ne soient pas nets, propres et bien habillés. Nous leur faisons l’honneur de nous donner beaucoup de mal pour nous habiller, nous maquiller et nous pomponner et ils se devraient de nous rendre la pareille. Des vêtements fripés, des chemises douteuses, des cravates froissées, des cheveux dans la nuque, un visage rasé de la veille... sont au nombre des défauts masculins dont on peut se corriger.

Carlos Marquez était aussi propre qu’un sou neuf, mais il était débraillé, vêtu d’un costume râpé qui aurait mérité d’être envoyé une dernière fois chez le teinturier cet après-midi même, puis jeté ensuite.